



EXPO

L'HUMIDITÉ, PARTOUT

Le BAL expose **Gerard Petrus Fieret**. C'est la première fois que sont montrées hors des Pays-Bas les photos de celui qui essayait d'exister à travers le regard des femmes. Avidement. Désespérément. Par **Kaoutar HARCHI**

Des femmes. Des femmes à chaque endroit. Vêtues, nues, à peine recouvertes d'un drap. Des femmes qui se dérobent à son regard. Des femmes gênées – ou pas – par ce qu'il fait d'elles : des muses, des modèles, des reflets, des doubles. Des femmes plongées dans le noir et dont on ne devine que la rondeur d'une hanche, d'une épaule, qu'une chute de cheveux le long d'un dos nu. C'est ainsi qu'il les a photographiées. Ainsi qu'il les a désirées.



Nombreuses. Couchées. Debout. Là, pour lui. Pour être prises par lui. Ou alors ce sont elles qui le prenaient, jouaient avec lui. On ne sait jamais. C'est ce tourbillon des visages, des corps et des sexes qu'offre l'œuvre du Hollandais Gerard Petrus Fieret.

SENTIMENTAL VOYEUR

Poète, peintre et photographe, Fieret (1924-2009) l'est moins par conquête que par misère. Enfant instable, placé en foyer, il quitte La Haye pour l'Allemagne à 18 ans, en 1942. C'est l'époque des travaux forcés. A la Libération, Fieret retourne aux Pays-Bas sans parvenir à s'intégrer. Il fréquente, ici et là, quelque artiste, quelque école. Puis, au début des années 60, il sillonne l'Europe entière, un Praktiflex à la main. Fieret a trouvé. Les quinze années qui suivent seront frénétiques. L'obsession photographique s'accroît: il cadre peu, ne recherche guère la lumière, il agit par compulsion. «*Je veux tout embrasser*, disait-il. *Il n'y a pas de photos ratées* » Alors il saisit les femmes sur le vif, chez elles ou dehors, dans la rue, le long d'un trottoir, au tournant d'une station essence. Beaucoup d'entre elles rient, amusées par cet homme fantasque, voyeur qui ne se cache pas. Ou à peine. Début juin, dans une conférence qu'il a donnée au BAL sur Fieret, cet autre grand photographe du désir qu'est Antoine d'Agata décrivait le désespoir gai qui sous-tend chaque photographie de Fieret: «*Je vois avant tout en lui quelqu'un qui essayait d'exister au travers du regard de ces femmes* » Inoffensif Fieret, sentimental voyeur: il suffit, pour s'en convaincre, de le voir danser parmi ses modèles dans un petit film amateur retrouvé dans le désordre de ses archives, lui qui, à la fin de sa vie, vivait dans un taudis parmi ses vieilles photographies qui traînaient au sol, collées par l'humidité. Celles-là même qui ont pu être sauvées à temps et qui sont, pour la première fois, exposées

hors des Pays-Bas, au BAL, à Paris. Au creux de chaque carré d'ombre, au sommet de chaque rai de lumière, Fieret est là: et en effet, il danse. Il s'abreuve au puits des femmes, cherchant à exister, à être reconnu par elles. Fieret, c'est toujours l'objet. Celui à qui il manque. Celui à qui il faut donner. Du temps, de l'attention, des regards. Ce manque a accompagné sa vie. Jamais une adresse fixe, jamais les clés d'un appartement. Seulement des fonds de cours, des squats, des ponts et des sacs, des sachets. Fieret vivait avec son œuvre. Elle souffrait avec lui: baladée sous la pluie, offerte au vent des grandes villes, abîmée par l'humidité, les flammes des bougies, la brûlure des mégots, l'acidité du vieil alcool, la crasse environnante. Et puis les chats, les chiens, les pigeons qui font dessus. Toute cette fiente, cette érosion qui aujourd'hui est indétachable de l'œuvre. L'exposition du BAL témoigne de ce fatras émouvant: pas une image pure, pas une image propre. Tout a baigné dans l'eau trouble d'une vie misérable. Une aura sacrée, pourtant, émane. Qui vient de la répétition des prises de vue, du flou général, qui vient en vérité de Fieret lui-même. Au début des années 80, Fieret a fait don d'une partie de son œuvre aux musées néerlandais – une chance, car sans cela, tout serait parti dans des poubelles, chez des chiffonniers. Mais avant de les offrir à la postérité, il a tamponné chacune d'elle d'un copyright. Fieret donne mais en même temps reprend chaque image et lui impose, grossièrement comme toujours, une signature: «*Foto en Copyright by G P Fieret Postbox 117 2501 CC The Hague Tel 070-293904* » L'agression dernière adressée à ceux qui désormais recevront l'œuvre. «*Ce que je recherche en photographie, c'est l'anarchie*, disait-il. *Mes photographies sont agressives.* » Tendres, humides et agressives. ●

«GERARD PETRUS FIERET», jusqu'au 28 août au BAL, Paris 18^e